CHAPITRE III

GEORGES RODENBACH A PARIS

LETTRES PARISIENNES *à « La Paix »*.

Publication des TRISTESSES

(19 octobre 1878 - 7 juillet 1879)

Ce n'est pas sans arrière-pensée que Georges Rodenbach quitte Gand pour aller passer près d'un an à Paris « sous le prétexte de compléter ses études de droit... mais en réalité, il fréquenta moins le barreau que le théâtre, collabora à des revues, approcha des écrivains célèbres, récita des vers dans des réunions frémissantes de jeunes artistes », comme il l'écrivit en 1889, dans son premier roman, *L'Art en Exil* (p. 20).

Il n'a pas cessé d'écrire et de publier des vers, dans *L'Illustration Européenne* et *L'Echo de Courtrai*, depuis la publication de ses vers *Le Foyer et les Champs*. Grâce à son ami Edgar Pattijn, il a fait ses débuts comme prosateur, pour ne pas dire journaliste, dans *La Paix* [1], important journal hebdomadaire politique bruxellois rédigé et édité par M. Coomans, député catholique en renom qui se piquait de littérature, ayant publié

---

[1] Son premier article traite d'un livre récent de son maître François COPPÉE, *Les Récits et Élégies*. C'est une longue étude dans laquelle il exalte l'auteur comme peintre des sentiments délicats et des bonheurs simples du foyer. Elle a pour conséquence de resserrer ses liens avec le poète parisien qui lui accordera son amitié et sa protection, comme nous le verrons par la suite.

quelques romans ou récits à prétentions historiques et philosophiques.

De Paris, Georges Rodenbach enverra de longues *Lettres Parisiennes* à cet organe (une vingtaine au total, de novembre 1878 à fin juin 1879). Écrites dans une langue très courante, elles évoquent par le menu le pittoresque de la vie journalière de la capitale française : les événements saillants de la saison parlementaire, religieuse, artistique et littéraire, vus par un jeune étranger encore plein d'illusions sur l'existence, fraîchement débarqué de sa province et n'ayant pas beaucoup vécu en dehors de son cercle de famille et du petit monde universitaire où il vient de passer les cinq dernières années. De nombreuses colonnes de ces *Lettres Parisiennes*, qui couvrent parfois une page entière de *La Paix*, sont également consacrées à des dissertations juridiques, à la discussion de la nouvelle loi française sur la recherche de la paternité et de la loi organisant le travail des femmes et des enfants dans les manufactures (1). Les extraits que nous en donnerons plus loin ainsi que des lettres intimes envoyées à la même époque à son ami Émile Verhaeren (2), lettres auxquelles nous faisons de larges emprunts, reflètent bien l'évolution de la pensée du jeune poète pendant ces mois où, pour la première fois de sa vie, sa famille lui laisse la bride sur le cou. Comme on pourra en juger, il n'abusera pas de sa liberté et il sortira de l'épreuve plus viril, la pensée plus aiguisée, plus consciente de certaines réalités dont il ignorait tout auparavant ; et, ce qui importe encore plus pour un poète à ses débuts, avec la certitude de pos-

(1) *La Paix*, 21 décembre 1878 et 15 février 1879.

(2) En 1906, le grand poète des *Rythmes souverains* nous mit en mains cette correspondance de jeunesse de son ami d'enfance et nous autorisa à la publier. Nous en prîmes copie et lui rendîmes les autographes. Ceux-ci n'existent plus. Ils ont disparu dans l'incendie du « Caillou-qui-bique », son ermitage du Hainaut, pendant la guerre de 1914-1918.

…ler un talent littéraire déjà apprécié par des aînés, des maîtres du verbe français. Le travail et la vie ne pourront que mûrir et développer ce don naturel.

Le 19 octobre 1878, Georges Rodenbach arrive à Paris, accompagné de son père qui l'installe dans un petit appartement meublé au nº 29 de la rue d'Assas, sur la rive gauche. Une dizaine de jours plus tard, Constantin-Auguste Rodenbach quitte son fils après l'avoir présenté à quelques vieux amis comme maître Oulif, l'avocat qui initiera Georges aux us et coutumes du Palais de Justice.

A peine abandonné à lui-même dans la grande ville, le jeune Belge se trouve mal à l'aise. Comme il l'écrit dans sa première *Lettre Parisienne* à *La Paix* (24 novembre 1878) : « Dans ce grand Paris j'éprouve parfois le regret de notre cher petit pays. J'ai ce qu'on appelle la *nostalgie* ». C'est un sentiment nouveau pour lui et qui l'éclaire sur ses réactions devant l'inconnu d'une vie étrangère si différente de la vie belge. Un sentiment qui s'approfondira dans son cœur, dans sa pensée, qu'il exprimera pour la première fois dans le livre *Les Tristesses*, publié à la fin de son séjour. Dix ans plus tard, quand il se sera fixé définitivement à Paris, ce sentiment retrouvé lui dictera ses plus belles pages sur Gand et Bruges.

Dans une lettre à Émile Verhaeren, du même mois de novembre 1878, Rodenbach insiste sur la nostalgie qui l'accable : « L'horrible spleen m'a saisi et ne me lâche plus. Figure-toi qu'ici, jouissant d'une liberté illimitée, dans cette ville folle et étourdissante, je me sens presque comme en pension. La pension n'est-elle pas partout où n'est pas le foyer ? Je n'ai jamais quitté mes parents, ma bonne mère, si triste à présent d'être seule, de sorte que je suis à peu près comme un oiseau longtemps captif qu'étonnent sa liberté et sa solitude dans le grand espace, et qui serait presque tenté de rentrer dans sa cage. »

Comment cela s'est-il produit ? « C'est que, vois-tu, continue-t-il, je n'ai aucune relation ici, pas de jeunes gens avec qui sortir, causer, lire, et j'ai le naturel ainsi fait qu'il me répugne à table ou ailleurs d'entamer la conversation avec des inconnus sans savoir du reste comment ils me répondront. Je suis donc seul, et la solitude est une horrible chose, surtout pour un caractère naturellement sombre et mélancolique comme le mien. » Quant aux femmes (les filles de joie, ou les coureuses de trottoir, comme il les appelle), elles n'excitent que son dégoût ou sa pitié. « Enfin, écrit-il, j'espère qu'avec le temps le vide qui m'attriste et m'effraye à présent se comblera. Tu sais que mon cher père est arrivé ici le 19 octobre avec moi et est parti le 2 novembre. Il n'y a donc qu'une semaine — un siècle — que je suis seul ici. »

Il a du mal à remplir ses premières matinées, tandis qu'il passe au théâtre les soirées de cette semaine, interminable pour lui. Il va entendre *La Fille de Roland* d'Henri de Bornier à la Comédie-Française, *Polyeucte* à l'Opéra, *Niniche*, comédie légère et parisienne, aux Variétés, *Monsieur Cheribois*, de Louis Davyl, à l'Odéon (en première représentation) et, enfin, un spectacle à bénéfice à la Porte-Saint-Martin où figurent au programme, entre autres, *Le Passant*, un acte en vers de François Coppée, interprété par M^me^ Agar et M^lle^ Dudlay (une Belge), et *La Grève des Forgerons*, un monologue du même poète, déclamé par Mounet-Sully.

A peine arrivé à Paris, le jeune homme va rendre visite à son maître François Coppée :

« J'y suis allé dimanche dernier, écrit-il dans la même lettre à Verhaeren, dans le charmant cabinet de travail que tu m'avait décrit (1). Il était à se promener de long en large, fu-

(1) François VERMEULEN, dans son étude *Émile Verhaeren sous la férule*

mant la cigarette, en veston rouge comme sur son portrait à l'entrée du salon. Il a les cheveux noirs, le teint très jaune, les yeux petits, en somme le type d'un acteur. Il parle élégamment, d'une voix assez sonore et musicale, comme tous les Parisiens. Enfin, il est chevalier de la Légion d'honneur.

« Nous avons causé une heure, il s'est fait très aimable, m'a dit de revenir souvent le voir, qu'il recevait au milieu de l'hiver, le dimanche soir, ses amis, et il m'a invité à déjeuner pour le mercredi suivant. Ce jour-là il m'a présenté à sa sœur, la grosse mais intelligente bourgeoise que tu sais, qui t'a pris, entre parenthèses, au début pour [un] Allemand, tant ton accent lui semblait peu français. Il paraît que notre prononciation belge s'entend à une lieue.

« Puis nous sommes sortis — car tous les jours à deux heures il doit se rendre à son léger travail à la Comédie-Française (traitement 3.000 francs). Il pleuvait. Il m'a fait fermer mon parapluie pour me mettre sous le sien, et j'ai traversé Paris au bras de ce grand homme. »

Dans sa deuxième *Lettre Parisienne* (7 décembre 1878) à *La Paix*, Rodenbach présente François Coppée à ses lecteurs, dans des termes à peu près pareils et débute par ce couplet descriptif :

« Puisqu'il veut bien me témoigner un sympathique intérêt, je vais vous présenter à lui. Vous le verrez dans un petit cabinet de travail artistiquement meublé : une table et des fauteuils en bois de chêne antique, une bibliothèque garnie de poésies coquettement éditées et reliées, dans les châssis, des

Émile Van Arenbergh, cite un fragment de lettre de Verhaeren à Van Arenbergh racontant un voyage à Paris, un déjeuner chez Coppée, où son hôte est traité de « bon garçon en veston rouge, avec chapeau mou, très accueillant, ordinaire de conversation, mais tapant sur le ventre de ses hôtes après cinq minutes d'entretien ».

verrières lumineuses avec portraits de Victor Hugo et d'André Chénier, et tout autour, sur les murs, des gravures, des croquis, des dessins et des portraits.

« Et le poète ? Il se promène de long en large, toujours en veston rouge, avec une chevelure noire et des yeux bruns assez vifs dans un visage très jaune de teint, tandis que ses doigts roulent machinalement une cigarette. »

Rodenbach était arrivé dans un Paris encore rempli de la rumeur des foules accourues à l'Exposition Universelle dont les portes venaient de se fermer à l'entrée de l'hiver, et aussi en pleine lutte politique. L'événement sensationnel du jour était un duel entre Gambetta et M. de Fourtou, survenu à la suite de violents incidents à la Chambre. Cet événement lui fait écrire, dans *La Paix* (30 novembre 1878), cette phrase désabusée : « Oui nous en sommes là : la politique nous imprègne de rancunes et de haines ; elle sépare les amis, divise et désunit les familles et rend les relations sociales de plus en plus fausses et de plus en plus difficiles. » La politique en Belgique lui avait fait la même impression ; et c'est ce qui l'attristait.

La vie du barreau qu'il fréquente par obligation — il travaille avec M^tre^ Oulif — ne l'enchante pas plus. Dans sa candeur et dans son ignorance, il s'étonne de ce spectacle banal des avocats se lançant à la tête des épithètes pas toujours aimables dans leurs plaidoiries et quittant ensuite ensemble le Palais comme les meilleurs amis du monde.

Ce qui le chagrinait surtout, c'était la cloison étanche existant entre conservateurs et républicains (en Belgique, catholiques et libéraux) qui se haïssent sans se connaître.

Rodenbach trouve bientôt un réconfort appréciable dans l'accueil toujours bienveillant de Coppée et des milieux littéraires où celui-ci l'introduit. Il assiste aux séances des *Hydropathes*, cette curieuse société littéraire fondée le 5 mai

[illegible] par Émile Goudeau, et qui réunissait dans son local de la [illegible] Cujas une centaine d'artistes, d'écrivains et de musiciens [illegible], à tour de rôle, tous les samedis, récitaient des vers ou exécutaient des œuvres musicales. Rodenbach déclamait *Le Coffret*, [illegible]dis que Coquelin Cadet récitait *Le Hareng saur* de Charles [illegible] et lançait le monologue. On comptait parmi les auditeurs [illegible] les exécutants à l'occasion : François Coppée, Paul Bourget, [illegible]harles Cros, Léon Hennique, Guy de Maupassant, Charles [illegible]onselet, Paul Arène, Félicien Champsaur, Georges Lorin, [illegible]aurice Rollinat, Sarah Bernhardt, Laurent Tailhade, Charles [illegible] Bargy, Paul Mounet, André Gill, et combien d'autres encore.

[illegible] Rodenbach, qui noua bien des amitiés aux *Hydropathes*, [illegible]onne dans *La Paix* une explication de ce mot « hydropathe » [illegible]qui devait nécessairement intriguer le public. Elle ne manque [illegible]as de pittoresque, sinon d'authenticité : « Il paraît qu'une [illegible]égende se cache sous ce nom-là et une légende qui pour remonter aux Romains... n'en est pas moins drôle. Il y avait (c'est comme dans un conte de fées) une petite bête avec une [illegible]te de cristal et des pattes de silex qu'on ne pouvait jamais [illegible]ver parce qu'elle ne supportait pas l'eau. Alors on imagina de [illegible]ui jouer de la musique et de lui réciter des vers, et l'animal soudainement apprivoisé et docile se laissa faire. En mémoire de [illegible]quoi les Romains fondèrent une société musicale et littéraire [illegible]qu'ils appelèrent de ce nom *Les Hydropathes*, c'est-à-dire ceux [illegible]qui se laissent également charmer par Euterpe et par Polymnie » (1).

Les débuts du poète dans le milieu purement artistique des *Hydropathes* ne l'empêchent pas de poursuivre ses études de droit.

(1) 7 décembre 1878. Le 17 octobre 1928, le cinquantenaire de la fondation des *Hydropathes* fut célébré par une séance académique à la Sorbonne sous la présidence de M. Édouard Herriot, alors Ministre de l'Instruction publique.

Des jours de gaieté succèdent aux jours d'ennui et de spleen. Après quelques mois de Paris, le ton de la correspondance de Rodenbach change, aussi bien dans ses *Lettres Parisiennes* à *La Paix* que dans ses billets à Verhaeren. C'est ainsi qu'il écrit à celui-ci, qu'il a négligé depuis quelque temps (31 décembre 1878) :

« Quant à moi, je suis des cours ici avec intérêt. Je vais toute la semaine au Collège de France et à la Sorbonne. J'y entends Caro (1) qui donne un admirable cours de philosophie et qui est un incomparable orateur, Charles Blanc sur la *Renaissance italienne*, Paul Albert sur le *Romantisme*, Laboulaye sur le *Droit constitutionnel*, Renan qui explique les *Psaumes*. Tous les lundis, je vais chez M. Le Play, le célèbre économiste social, le vendredi à une société de sciences sociales, présidée par l'historien E. Demolins (2) et dont je fais partie, le samedi soir aux *Hydropathes* dont j'ai parlé dans *La Paix*. J'y suis allé la semaine dernière avec Coppée et Paul Bourget, l'auteur de *Edel*.

« Je vais aussi de temps en temps en soirée chez mon avocat M^tre^ Oulif, et surtout chez une dame anglaise (M^me^ Garcin de Meynard), veuve d'un rédacteur de *La France*, laquelle a été très liée dans le temps avec mes parents (3). J'y vais dîner à peu près toutes les semaines; et quand le repas est terminé, on va dans un salon contigu où on fait de la musique et où on récite

(1) Elme-Marie Caro (1826-1887), philosophe spiritualiste de l'école de Victor Cousin, auteur de plusieurs ouvrages, notamment *Le Pessimisme au XIX^e^ siècle* (1878), dont nous reparlerons à propos d'une conférence de Rodenbach sur le même sujet.

(2) Édouard Demolins (1852-1907). La célébrité lui vint en 1897 par la publication d'un ouvrage, *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, qui fit sensation à l'époque.

(3) Son père avait été consul d'Angleterre à Gand.

vers, car ici c'est la mode générale : partout des poésies même temps que du piano et du chant. Il y a là un monde littéraire et très artistique. On m'y fait souvent réciter, et ce que je leur dis plaît beaucoup; du reste le genre de poésie douce, mue, que j'ai adopté est vraiment le genre qui doit plaire dans un salon... Je fais peu de vers à présent. Dans les premiers jours de mon arrivée j'ai eu une éclosion assez rapide et assez abondante. Je crois que vers la fin de l'été je ferai paraître un volume ». Cette fois, je l'intitulerai *Nos Misères*, et il aura une unité et une pensée unique. C'est l'examen des plaies et des souffrances de l'homme et de la société : l'oubli, la séduction, la brutalité, l'ivrognerie, la prostitution, la guerre, la haine. Qu'en penses-tu ? Je crois t'avoir déjà dit qu'Élie Fleury est dans une fabrique près de Paris et qu'il vient souvent ici le dimanche ; nous passons alors de délicieuses journées. Hier soir nous avons eu au Français un spectacle de gourmet : « On ne badine pas avec l'Amour » (Musset) et le « Jeu de l'Amour et du Hasard » (Marivaux). Quant à Camille (1), c'est bien de parler ainsi de moi ; et je suis si bon au fond, malgré sa mé-

(1) Camille Desguin, un de leurs amis communs, poète comme eux. Il étudiait le droit à l'Université de Louvain avec Verhaeren. Son père était le directeur d'un journal de Mons, *Le Hainaut*. Il est souvent question de Camille Desguin dans la correspondance échangée entre Verhaeren et Van Arenbergh. Après la lecture des vers *Le Foyer et les Champs*, Desguin appréciait en Rodenbach « une aurore de talent ». Dans un article du *Hainaut* (5 octobre 1877), il renchérira jusqu'à écrire que ce petit livre est « un de ceux qui renferment le plus de vraie et saine poésie » parmi les livres de vers publiés alors par des Belges.

Jeune avocat inscrit au barreau de Mons, Camille Desguin mourut prématurément le 3 février 1885, âgé de 28 ans. Son père L. Desguin fit éditer à Mons sous le titre modeste de *Poésies* (1886) quelques-uns des poèmes de son fils, *Immortelles* et *Le Dernier chant*, qui parurent d'abord dans *Le Hainaut* des 15 février 1885 et 10 février 1886.

chanceté à mon égard, que je suis intentionné de lui envoyer ma carte avec quelques mots un de ces jours ».

Parmi les professeurs de la Sorbonne dont Rodenbach suivait les cours, ses préférences allaient à Caro. C'était l'homme du jour, l'orateur à la mode (1).

« Le mercredi, dès une heure, raconte Rodenbach dans un article de souvenirs (2), la place de la Sorbonne était occupée par une foule d'équipages aux portières blasonnées. La salle de cours était comble trois quarts d'heure à l'avance... Enfin, à deux heures, avec cette exactitude qui est la politesse des rois et des professeurs, le maître apparaissait, d'une tenue irréprochable, en habit noir, en pantalon gris, une main gantée d'un gant gris perle, les favoris grisonnants, soigneusement émondés et ouverts en éventail. Avec des phrases minutieuses, il expliquait à ses auditrices pâmées la morbidesse du pessimisme de Leopardi et de Schopenhauer.

« Une après-midi à son cours, Caro lut les vers âpres et cruels d'une femme où le pessimisme s'épanchait : *L'Ode à Pascal*, de Mme Louise Ackermann, et assurait du coup à celle-ci la célébrité. »

Rodenbach avait assisté à cette séance et en avait emporté une impression inoubliable. Il voulut connaître le nouveau poète. Un ami le mena chez Mme Ackermann, et ce fut une désillusion pour le jeune homme quand il se trouva devant une vieille femme aux cheveux gris, au teint rouge, alerte et bavarde, dans son petit appartement de la rue des Feuillantines, où Barbey d'Aurevilly venait parfois en voisin : « Une aïeule vraiment, qui parut très bonne et très cordiale :

(1) Dont Édouard Pailleron s'inspira pour tracer le type du philosophe mondain — M. Bellac — de sa pièce *Le Monde où l'on s'ennuie*.

(2) *La Flandre libérale*, 16 octobre 1881.

— Comment, vous faites des vers, mon pauvre ami ? lui dit-elle avec un ton apitoyé où l'on sentait passer toute la connaissance de la douleur de l'art.

— Mais vous-même ? objectâmes-nous, si timide.

— Ah, moi, c'est différent, je ne suis pas poète : j'ai jeté un cri, un cri de colère et de pitié à voir la douleur de mes semblables » (1).

On retrouve l'influence de Mme Ackermann dans *L'Infini*, une des pièces des *Tristesses*.

Dans une quatrième lettre à Verhaeren, Rodenbach insiste pour avoir son avis sur le titre qu'il compte donner à son prochain recueil de vers : ce n'est plus *Nos Misères*, c'est *Tristia* qu'il a choisi. Deux de ses amis, Jules Bailly et Élie Fleury, approuvent ce dernier choix, mais les parents du poète ne l'aiment guère.

« A Paris, je m'amuse toujours énormément », affirme Rodenbach. « J'ai beaucoup été dans le monde l'hiver, trop même, car j'avais peu de soirées sans dîner ou sans bal, et cela finit par fatiguer. Je connais pas mal d'artistes. Parmi les poètes — outre Coppée très affable, chez lequel j'ai presque pris l'habitude de déjeuner une fois la semaine — je vais souvent chez Bailly. Tous les samedis, je vais causer chez Mme Louise Ackermann, qui m'aime beaucoup. Je vais de temps en temps chez G. de Porto-Riche, chez lequel j'ai assisté à une fête magnifique, et enfin chez cet excellent Théodore de Banville. »

Quelques jours après, il écrit à Verhaeren une nouvelle lettre : « Quant à moi, je vais bien, toujours triste et mélancolique malgré le bruit et les relations de Paris, car le monde est une chose navrante. La vie est une succession de sacrifices et

(1) *Le Journal de Bruxelles*, 11 août 1890.

d'angoisses, et la mort est encore pire. Quelle succession de corbillards on voit passer ici dans les rues !...

« ... Mon livre est achevé, sous ce titre : *Les Tristesses*. Coppée vient de le lire et le trouve très remarquable. J'ai du reste fait ici d'étonnants progrès. Lemerre est devenu d'une difficulté atroce et ne consent plus à éditer que des œuvres de choix. Il vient de refuser Bailly, trouvant ses vers trop mauvais. Quant aux miens, Coppée n'a pas de doute qu'il les accepte.

« Tu sais aussi que j'ai eu un prix au concours de la *Revue Générale* (1).

« Comme je serai content de te revoir et de t'embrasser, mon cher Émile ! Je reviendrai sans doute à la fin de juin. »

Le jeune Gantois continue de fréquenter le barreau et assiste à l'inauguration de la statue de Berryer dans la salle des Pas perdus du Palais de Justice de Paris (2).

Il se lance de plus en plus dans les milieux littéraires, publie des vers dans *La Plume* et dans *La Jeune France*, qui viennent de paraître, continue à fréquenter les séances tumultueuses des *Hydropathes*. Il assiste également à la première tapageuse de la pièce tirée de *L'Assommoir*, de Zola, par William Busnach et ne la trouve pas à son goût, tandis que la reprise éclatante de *Ruy Blas*, au Français, le transporte d'enthousiasme.

« Quelle soirée ! écrit-il dans *La Paix* (12 avril 1879). Quelle

(1) Concours de poésie où Rodenbach remporta le 2e prix, soit une somme de 300 frs. Le premier prix avait été attribué à un recueil de vers portant le titre *La Jeunesse d'un Poète*, par Victor Chrétien (pseudonyme de celui qui devait devenir par la suite le grand historien catholique belge Godefroid Kurth).

(2) *La Paix*, 4 janvier 1879. Parlant de la générosité et de la charité de Berryer, il s'exprime ainsi : « Il cachait avec une exquise modestie ces délicatesses de son âme comme une religieuse cache ses cheveux (*sic*) ».

ille ! Quelle fièvre d'admiration quand le vieil Hugo avec sa barbe blanche est entré dans sa loge, calme comme une apparition, serein comme s'il assistait déjà à son immortalité ! »

Quand, quelques jours plus tard, Coppée conduit son jeune ami chez Victor Hugo, c'est avec timidité que Rodenbach l'aborde : « Je vois encore le maître, raconte-t-il plus tard (1), doux et familier, vêtu d'une simple jaquette d'orléans noir, les cheveux et la barbe très blancs, coupés court, causant beaucoup malgré ses soixante-dix-sept ans, avec une facilité tantôt profonde et tantôt piquante, au milieu de ses deux petits-enfants, Georges et Jeanne, et de quelques-uns de ses familiers : Paul Meurice, Coppée, Auguste Vacquerie et Paul de Saint-Victor » (2).

Pendant le Carême, il va entendre le P. Monsabré à Notre-Dame et le P. Didon à la chapelle des Dominicains du faubourg Saint-Honoré. Ces orateurs attirent autour de leur chaire toute l'élite de Paris, et c'est pour Rodenbach comme un pieux rappel de l'atmosphère religieuse de ses années de collège.

Pour juger du contraste, il ne manque pas l'occasion d'aller écouter les sermons laïques de l'ex-Père Hyacinthe Loyson qui officie à la nouvelle église catholique gallicane de la rue Rochechouart, installée dans l'ancien local des *Folies Montholon* (alias *Folies Loyson*).

Soudain, au milieu de sa vie si diversement occupée, tandis

(1) *La Flandre Libérale*, 21 juin 1882.

(2) Voici en quels termes le grand homme remerciera son jeune confrère de lui avoir envoyé son volume de vers : « Je lis de temps en temps une page charmante. Il y a plus d'une joie pour nous dans vos *Tristesses*. Je suis heureux, Monsieur, de savoir où envoyer mes remerciements. Victor Hugo ». Cf. *La Jeune Belgique*, 1883-1884, p. 7, reproduction en fac-similé.

D'autre part, il semble que Rodenbach ait été, à l'époque, en contact avec Leconte de Lisle, qu'il admirait beaucoup, mais dont il aurait eu à subir des « brutalités », à en croire Edmond de Goncourt, qui s'en fait l'écho dans son *Journal* (tome IX, p. 263, 27 juin 1895).

qu'il corrige les épreuves de son livre que Lemerre a enfin accepté de publier, Rodenbach reçoit de Verhaeren une bien triste nouvelle. Celui-ci vient de perdre une tante très aimée à qui il était attaché comme à une seconde mère. Cette mort rappelle à Georges Rodenbach ses soeurs disparues, et il écrit cette lettre touchante à son ami éploré :

« Je suis tout en deuil comme vous autres. Je t'aime comme un frère, de sorte que je m'étais presque habitué à considérer ta famille comme la mienne. La pauvre tante ! Elle avait pour toi une si vive et si maternelle tendresse... Depuis hier soir que je sais la triste nouvelle, je n'ai fait que songer à ces bonnes journées de kermesses de Saint-Amand. Qu'elle était gaie et entraînante ! Je la vois encore sourire à tous avec son bonnet enrubanné et fleuri, et ses beaux bijoux aux oreilles et au corsage. Je l'entends chanter de sa voix aiguë les bonnes chansons d'autrefois. La gaieté lui faisait une seconde jeunesse... J'envie ces grandes âmes simples...

« C'est devant de telles existences et devant de telles fins qu'on redevient croyant, n'est-ce pas, Émile ?... De si grandes vertus modestes doivent avoir une récompense et je ne doute pas qu'il y ait un Dieu qui les donne...

« La tristesse est pour vous autres qui survivez. Hélas ! je sais aussi l'angoisse de ces séparations, le cadavre un peu jauni en toilette blanche, devant lequel on s'agenouille, le cercueil qu'on apporte au soir tombant et, le lendemain, le cortège à pas lents vers le cimetière où la fosse est creusée. C'est un calvaire que j'ai monté deux fois et j'ai encore les larmes aux yeux en t'écrivant quand je songe qu'il y a quelques années, dans ce même mois de mai, j'ai suivi deux cercueils de jeunes filles.

« Et ce qu'il y a de plus triste encore, ce sont les jours subséquents, quand le calme s'est peu à peu rétabli et qu'on élargit les couverts à table pour cacher le vide.

O la Mort, la Mort !

« N'importe ! Dieu sait bien ce qu'il fait. Sur la tombe recouverte de la tante Amélie, le gazon repoussera, et l'oubli aussi viendra insensiblement sur vos cœurs. Du reste, mon pauvre Émile, si « Deux-Maman » est morte, il te reste ta mère, bonne et sainte femme, et je te reste, moi, dont tu sais la forte et inaltérable amitié » (1).

Le séjour de Georges Rodenbach à Paris touche à sa fin. L'heure des vacances judiciaires et du retour en Belgique va bientôt sonner.

Auparavant, comme pour établir une somme de ses admirations poétiques et montrer la voie qu'il a voulu suivre dans *Les Tristesses*, qui vont bientôt paraître, le jeune poète publie dans *La Paix* (17 mai 1879) une étude : *Coup d'Œil sur la Poésie Contemporaine.*

Après avoir évoqué les chefs-d'oeuvre reconnus de chacun des maîtres du premier âge romantique : Hugo, Lamartine, Vigny, Musset, Barbier, Gautier, ainsi que de leurs cadets : Baudelaire, Banville et Brizeux, Georges Rodenbach définit ce que la poésie moderne doit aux Parnassiens et au premier stade de leur action : *l'Impassibilité*, exprimée dans une forme poétique impeccable. « Après *l'Impassibilité*, ajoute-t-il, les poètes sont revenus à la vérité, c'est-à-dire à l'émotion sentie et traduite... Au lieu de s'isoler, ils se mêlent aux hommes. Ils s'identifient avec la nature et ne font que décrire ce qu'ils observent. » De là ces poètes pein-

(1) La tante Amélie De Bock était morte le 28 avril 1879. Toute sa vie, son neveu lui conserva un véritable culte. Cf. Jos. De Smet, *Émile Verhaeren*, 1re Partie, 1855-1893. Éd. Vve Paul Rijckmans, Malines, 1921, p. 39.

tres de genre (ce que Rodenbach se montrera plus tard dans *La Mer Élégante* et *L'Hiver Mondain*, plutôt que dans *Les Tristesses*) : François Coppée, peintre de Paris, Albert Mérat, des environs de Paris, Jean Aicard, de la Provence, André Lemoyne, de la Normandie, et André Theuriet, de l'Argonne. Mais le poète sur lequel se porte surtout son examen, poète avec lequel il se trouve presque en concordance, c'est Louise Ackermann. C'est le poète du pessimisme influencé par les théories de Schopenhauer et de Hartmann, de cette philosophie dont il dit plus loin : « C'est une chose étrange, cette philosophie pessimiste éclatant ainsi à un moment aux quatre coins de l'Europe et répétée d'un pays à l'autre comme un cri de sentinelles. »

Il termine par ces mots : « Quoi qu'il en soit de sa philosophie, ses poèmes n'en sont pas moins d'une virile et superbe énergie ».

Les Tristesses ont paru ; le lecteur y retrouve les préoccupations qui ont hanté le jeune poète pendant son séjour dans la grande ville. Elles montrent, à la fois, son désarroi devant le scepticisme parisien comparé à la foi tranquille du monde catholique belge auquel il appartient et son désir constant de concentrer sa pensée dans l'évocation mélancolique du souvenir de ses chères sœurs mortes, des joies familiales et aussi des impressions ressenties dans ses promenades vers les tristes banlieues ; un ensemble de *Tristesses* poétiques qui s'expriment en divers poèmes dont les meilleurs : *La Naissance du Poète* (réminiscence de *Bénédiction*, de Baudelaire), *Le Coffret*, *Les Absentes*, *Nocturne*, *Les Femmes Tristes*, *Un Duo*, *Les Lions*, *Récompense*, *Roses d'Antan*, *L'Injini*, *Lacrymæ Rerum*, écrits dans une langue poétique robuste et ferme, ont conservé un grand charme de simplicité, tandis que les contes rimés qui forment une partie considérable du recueil : *Tristesses de l'Amour*, *L'Antiquaire*, *Infamie éternelle*, *Muet* et *Petit Pierre* ne sont que des pastiches du plus mauvais Coppée.

Si les *Tristesses* ne sont pas un des meilleurs livres de Rodenbach — lui-même, plus tard, le raya de la liste de ses ouvrages — elles n'en sont pas moins une œuvre de valeur et comme une première esquisse de la *Jeunesse Blanche* qui résume tous les souvenirs de son enfance et de sa jeunesse.

L'étape franchie depuis *Le Foyer et les Champs* est considérable. Rodenbach, malgré les influences de Coppée, d'Hugo, de Banville et de Baudelaire trop perceptibles dans les *Tristesses*, est devenu un écrivain en possession d'une langue poétique perfectible certes, mais déjà fort habile.

Les mois qu'il vient de passer à Paris ont été bien remplis et fertiles en enseignements. Avant de prendre le chemin du retour vers la patrie, Rodenbach jette un regard en arrière et salue la Ville Lumière de ces mots tristes et amers : « Paris, pour l'étranger de passage, est lumineux, riche et, superbe ; mais l'observateur attentif découvre, autour de ce théâtre où s'agitent tant de splendeurs, des coulisses où croupissent bien des fanges. Mais malgré tout on l'aime comme un fils qui sait sa mère infâme et ne pourrait cependant pas vivre loin d'elle, on l'aime parce qu'après tout c'est la ville du bel esprit et du bon cœur où l'on sent frémir sa sève et fleurir ses rameaux comme une plante transportée de la pleine terre dans une serre chaude, de sorte qu'en la quittant on ne peut s'empêcher d'avoir des larmes aux yeux et d'avoir au cœur des regrets, adoucis seulement par la pensée qu'on retourne près de ses parents et de ses amis, et que si l'esprit est moins satisfait là-bas, le cœur le sera davantage [1] ».

[1] *La Paix*, 28 juin 1879.